

naît beaucoup pour camper le soir; il fallait s'établir sur des bois flottés : la quantité de troncs d'arbres fixés debout dans la vase, empêchait de naviguer pendant la nuit, car, dans l'obscurité, l'on n'aurait pas pu les éviter, et les canots auraient été brisés.

On arriva dans les premiers jours d'août à Saint-Louis, après avoir parcouru 1440 milles en quatorze jours.

VOYAGE DE PITTSBOURG

AUX MONTS-ROCAILLEUX

PAR LE MAJOR E. H. LONG.

(EN 1819 ET 1820.)

Le gouvernement des Etats-Unis, toujours empressé de connaître avec plus d'exactitude les vastes contrées qui lui appartiennent, chargea le major Long de parcourir le pays compris entre le Mississipi et les Monts - Rocailleux. En conséquence, toutes les personnes qui devaient faire partie de l'expédition étant réunies à Pittsburg, on partit de cette ville le 5 mai 1819.

Le 30 mai on atteignit le confluent de l'Ohio et du Mississipi. Le pays que l'on venait de traverser avait bien changé de face depuis quelques années. Les forêts s'éclaircissaient; de nouvelles habitations s'élevaient de différens côtés. On avait fait le trajet dans un bateau à vapeur; il porta les voyageurs sur le Mississipi en remontant jusqu'à l'embouchure du Missouri; ensuite ils entrèrent

dans cette rivière. Les établissemens des Américains s'étaient multipliés sur ses bords; déjà elle donne son nom à un nouvel état de l'Union. Le 1^{er} août on était au fort Osage; un détachement alla par terre reconnaître le pays qui est baigné par le Kansès. La peuplade de ce nom qui habite cette contrée, avait attaqué précédemment des bandes d'Américains; revenue à des sentimens plus pacifiques, elle accueillit amicalement cette fois ceux qui venaient vers elle. On invita les chefs à venir assister à un conseil que le major Long devait tenir.

Lorsque le chef du détachement fut sur le point de quitter le village, on lui amena un jeune prisonnier Pâni qui lui témoigna le désir de le suivre. Cependant il était aussi agité de la crainte d'être tué par les siens qui le prendraient peut-être pour un Kansès. On lui promit de le protéger, en lui notifiant que si pendant la route il essayait de voler les chevaux des blancs, il serait poursuivi et dépouillé de sa chevelure.

On était tranquillement à prendre un repas le 24 sur les bords d'un ruisseau, lorsque les vedettes firent remarquer un nuage de poussière qui s'élevait du milieu de la plaine. On ne tarda pas à distinguer une troupe d'Indiens qui s'avancait en courant. Aussitôt on se mit sous les armes; Les Pânis étaient barbouillés et parés comme

pour le combat, dit le narrateur, cependant en se précipitant vers nous, ils montrèrent les intentions les plus pacifiques, nous prenant par la main, nous passant les bras autour du cou, et nous présentant la paume de la main, ce qui est un signe de paix. Toutefois on ne se fiait pas beaucoup à ces assurances d'amitié, sachant quelle difficulté nos partisans auraient à surmonter pour arrêter les prouesses inconsidérées de leurs jeunes guerriers. Effectivement quelques-uns montèrent nos chevaux qui étaient attachés à des pieux à une certaine distance, et galopèrent dans la direction qu'avaient suivie un chef kansès qui était quelques momens auparavant avec nous; néanmoins ils revinrent bientôt. Il devenait nécessaire de préserver notre bagage en l'entourant; malgré notre vigilance, plusieurs petits objets nous furent volés. Ces Indiens nous mendiaient du whisky et du tabac, on ne leur donna qu'un peu de cette dernière chose. Cette complaisance ne les empêcha pas de commettre beaucoup de dégât. Ils firent retraite lorsqu'ils virent approcher un détachement des nôtres qui revenait de la chasse. Nous en fûmes pour nos chevaux, ce qui nous mortifia singulièrement; aucun effort n'aurait pu les sauver; il aurait été extrêmement imprudent pour nous de recourir aux armes, excepté à la dernière extrémité, car la vic-

toire était très-douteuse, et la retraite impossible.

« Le chef ami qui était parti peu de temps avant l'attaque, revint le lendemain avec une bande de guerriers; il nous témoigna le plaisir qu'il éprouvait en voyant que personnellement nous n'avions pas de mal, et ils se mirent à la poursuite des Pânis. Ils jugèrent, d'après différens indices, que ces bandits étaient au nombre de cent quarante. A leur retour, ils nous restituèrent diverses choses que les voleurs avaient jetées comme inutiles. » Voilà un des nombreux inconvéniens auxquels on est exposé en voyageant au milieu de ces peuples sauvages quand on n'est pas en troupe assez forte pour se faire respecter.

Les bords du Missouri avaient, en certains endroits, un aspect qui différait de celui que Lewis et Clarke avaient observé, tant cette rivière, en rongant les terres qu'elle baigne, y produit des changemens fréquens. Le 15 septembre on était devant l'embouchure de la Platte. Pendant la crue des eaux, elle en verse dans le Missouri une quantité bien plus considérable que celle qu'il roule dans son lit, de sorte qu'elle le fait refluer à une distance de plusieurs milles. Au-dessus de la Platte, les montagnes qui environnent le Missouri sont plus hautes et plus escarpées qu'auparavant, et absolument nues; elles s'élèvent en pointes coniques et sont déchirées par d'innom-

brables ravines. Les forêts de la vallée sont peu étendues et entrecoupées de prairies quelquefois marécageuses. On voit fréquemment des camps d'Indiens abandonnés. Le 17 septembre on atteignit un fort où résidait Manuel Lissa.

On avait choisi pour y passer l'hiver, un emplacement sur la rive gauche du Missouri, à peu près à un demi-mille au-dessous du Council-Bluff de Lewis et Clarke. On y débarqua le 19, et en peu de jours on eut préparé beaucoup de matériaux pour la construction des baraques. On avait dans le voisinage des forêts et des pierres de taille.

Aussitôt après l'arrivée, on avait expédié dans l'intérieur du pays un interprète pour courir après tous les marchands qui étaient en chemin vers les Pânis; parce qu'on pensait qu'il convenait d'interrompre toute communication avec ces Indiens jusqu'à ce qu'on eût arrangé les difficultés qui s'étaient élevées avec eux; ils avaient depuis fait prisonniers deux chasseurs. Ceux-ci ayant été délivrés par l'intervention de quelques membres de la compagnie du Missouri, vinrent au fort Lissa; ils racontèrent qu'ils avaient été traités avec tant de rigueur durant leur captivité, qu'ils avaient souvent demandé avec instance qu'on mit un terme à leur existence.

On tint un conseil le 3 octobre, et le lendemain

avec les Otous, les Missouris et les Iohouâs. Il fut précédé suivant l'usage de diverses danses; les discours furent suivis de distribution de présens et de médailles; celles-ci ne furent données qu'aux chefs reconnus.

Les Pânis parurent le 9; quelques-uns montraient de la défiance; un de leurs chefs les rassura. Le lendemain ils furent convoqués en conseil; on leur adressa des reproches sur leur conduite; ils rendirent plusieurs des effets volés, et promirent de punir les coupables. Ainsi la bonne intelligence fut rétablie.

Le major Long partit le 11 avec d'autres officiers pour aller rendre compte au gouvernement, à Washington, de tout ce qui avait été fait jusqu'à ce moment. Il laissa une garnison dans le fort.

Quelques jours plus tard les Omâhas vinrent au camp protester de leur attachement pour les Américains. Quelque temps après on reçut la visite de Sioux qui manifestèrent le plus vif désir d'examiner la mécanique par laquelle le bateau à vapeur était mis en mouvement. Quelques-uns n'entrèrent qu'en hésitant, parce qu'ils craignaient, disaient-ils, que le bateau ne contînt quelque grand remède qui leur ferait du mal. Les dimensions du bateau leur causèrent une vive surprise; elle fut excitée au plus haut degré par

la vue du fusil à vent, d'un aimant et de plusieurs autres objets.

Pendant l'hiver on ne manqua pas de gibier frais; on eut de fréquens rapports avec Lissa et les gens de son fort qui envoyaient souvent des provisions; les Indiens venaient de temps en temps; ils apportaient de la viande préparée, des mocassins et d'autres choses qu'ils échangeaient contre des bagatelles et contre le whisky, leur boisson favorite. Les Omahâs, les Otous, les Missouri et les Iohouâs, l'aiment à l'excès. Un incident faillit, au commencement de décembre, à rompre la paix conclue entre les Otous et les Kansès. Plusieurs chevaux furent volés aux premiers qui accusèrent les Kansès du délit; une troupe de guerriers allait se mettre aussitôt en marche pour en tirer vengeance. On vint à bout de les retenir en leur disant que leur père, l'officier américain, les ayant réconciliés avec les Kansès, ils feraient très-mal de frapper un coup sans lui demander son opinion sur ce point. On supposait que les chevaux avaient été enlevés par les Sakis ou par les Iohouâs, ceux-ci ayant la réputation d'être sans foi.

Une autre fois ceux-ci firent feu sur des Omahâs et en blessèrent deux; ils furent poursuivis. On voit que ce n'était pas une petite affaire que de maintenir la tranquillité autour du poste.

L'usage des Indiens de brûler, à la fin d'octobre et au commencement de novembre, l'herbe sèche des prairies, remplit à ces époques l'atmosphère d'une fumée aussi épaisse que ces brouillards qui s'élèvent dans quelques pays vers la fin de l'automne; cette fumée affectait péniblement les yeux, quelquefois elle interceptait si complètement les rayons du soleil, que le disque de cet astre paraissait couleur de sang, et qu'on pouvait le regarder fixement; dans d'autres occasions on ne pouvait pas apercevoir la rive du Missouri opposée au cantonnement; la largeur de cette rivière au-dessus de ce point, est de 1460 pieds, et au-dessous de 1200. Toutes les nuits on entendait les hurlemens des loups; ils font sans cesse la chasse aux bêtes fauves. Ils venaient très-près des baraques des Américains.

Au commencement de l'année 1820, Ietan, chef otou, vint demander la permission de faire la guerre au Kansès qui avaient volé des chevaux à sa nation; celui auquel on les avait pris était allé les réclamer; apercevant près du village des Kansès plusieurs de ces animaux qui leur appartenaient, il n'avait pu résister à la tentation d'user de représailles, et en avait emmené quelques-uns. Quoiqu'il se fût ainsi fait justice, Ietan prétendait que l'honneur de la nation exigeait impérieusement que la guerre eût lieu, et sollicitait le

consentement du major américain. Celui-ci répondit qu'il aurait fallu faire cette démarche avant d'en venir au moyen qui avait été mis en usage, puisque les Otous n'étaient pas sûrs que les Kansès fussent coupables du délit, et que préalablement il aurait fallu s'en assurer. Il conseilla d'envoyer une députation aux Kansès pour prendre des renseignemens nécessaires, rendre les chevaux et demander ceux qu'on avait perdus. Le guerrier parut content de cette proposition, cependant il ajouta que si à l'avenir les Kansès leur volaient des chevaux, il menerait contre eux une troupe de guerriers.

Ces vols de chevaux sont des causes continuelles de guerre entre les sauvages, qui au contraire ne se formalisent pas lorsqu'une peuplade étrangère ouvre les caches où ils ont déposé de la viande et l'emporte; le cas arrive fréquemment et n'occasionne pas d'hostilités. Ils disent que lorsque quelqu'un a besoin de vivres, il a le droit d'en prendre partout où il en trouve. La vie errante de ces peuples les expose souvent à souffrir les extrémités de la faim. Au mois d'avril un parti d'Omahàs après avoir dans un long discours retracé ses aventures, conclut en faisant l'éloge du caractère humain, de l'hospitalité et de l'habileté des blancs dans les arts. Il était évident que cette harangue avait pour objet d'obtenir la nourriture et le logement: on

satisfit ces Omahâs. Ils étaient à la poursuite d'une troupe de Sakis que l'on avait vus la veille.

Les Omahâs occupent un canton situé à 70 milles du fort, et à peu près à deux milles du Missouri. Ils n'habitent leur village que pendant cinq mois. En avril ils arrivent de la chasse, et en mai ils ensemencent leurs champs; ensuite ils préparent les peaux de bison tués pendant l'hiver, afin qu'elles soient prêtes à l'arrivée des marchands. Cependant les jeunes gens vont jusqu'à une distance de 80 milles, chasser le castor, la loutre, le cerf, l'élan, le rat musqué et autres animaux dont la fourrure est recherchée.

Tout ce qui tient à la culture des terres et au commerce étant terminé, les provisions commencent à manquer, ce qui arrive généralement en juin: alors les chefs se réunissent en conseil pour délibérer sur ce qu'il convient de faire. On fixe un jour de fête à laquelle tous les hommes distingués de la nation sont invités, et l'un d'eux en fait les préparatifs dans sa cabane. Quand celui-ci revient chez lui, il prie ses squâs d'avoir pitié de lui, de nettoyer et d'arranger l'appartement, d'étendre des nattes et des peaux pour s'asseoir, de ramasser du bois et d'apporter de l'eau pour faire cuire les viandes. Il leur dit de se fournir de quatre grandes marmites, de préparer du maïs et de tuer le chien le plus gras pour ré-

galer ses amis. A cette dernière proposition, les squâs murmurent généralement, elles répugnent à sacrifier ces animaux qui leur sont si utiles pour le transport des fardeaux; mais dès qu'elles sont instruites de l'honneur qui leur est réservé de traiter splendidement tous les grands personnages, elles remplissent leurs devoirs avec orgueil et satisfaction.

Le régal a lieu avec beaucoup de cérémonies. On fume, on discute sur le départ prochain, on mange, on joue. Le jour fixé pour partir, on se met en route; les uns à pied, les autres à cheval: en chemin, on chasse, et on mène une vie errante jusqu'au commencement de septembre. A cette époque, on regagne le village. Les Squâs retirent de terre ce que l'on y avait enfoui, nettoient et arrangent les cabanes, et mettent tout en ordre; elles débarrassent le terrain des mauvaises herbes, cueillent le maïs, et le préparent de différentes manières. Bien fournis de vivres, les Omahâs restent dans leur village jusque vers la fin d'octobre; ils le quittent alors sans aucune formalité préalable, et parcourent les deux rives du Missouri jusqu'à la Platte. Ils s'occupent principalement, durant cet intervalle, d'obtenir à crédit, des marchands, les objets qui leur sont indispensables pour leur chasse de l'automne, de l'hiver et du printemps, tels que des fusils, de la

poudre, des balles, des pierres à fusil, des pièges à castor, des marmites de cuivre, des bouilloires de fer-blanc, des couteaux, des houes, des haches et des tomahâks. Ils font tout de suite usage de leurs armes, et la chasse continue jusqu'à la fin de décembre. Pendant la rigueur de la saison, ils sont tantôt dans l'abondance, tantôt dans la disette.

On dit que plusieurs des chefs des Omahâs ont exercé un pouvoir presque absolu. Le fameux Ouachingohsaba (le merle), le conserva tel jusqu'à sa mort, arrivée en 1800, de la petite vérole qui causa de grands ravages chez cette nation. Conformément à ses ordres, il fut enterré assis sur son cheval favori, sur le sommet d'un morne au bord du Missouri, afin qu'il pût toujours voir les blancs remonter la rivière pour commercer avec sa nation. On éleva un tertre sur sa sépulture; et pendant plusieurs années, on y posa régulièrement de la nourriture. Cet usage tomba ensuite en désuétude, et le mâât au haut duquel flottait un pavillon blanc n'existe plus depuis long-temps.

Il paraît que cet homme était doué d'un génie vaste; mais il eut recours à des moyens atroces pour établir fermement son pouvoir suprême. Il se débarrassait de ses ennemis et de ses rivaux en leur donnant de l'arsenic, et trouvait ainsi le

moyen de prédire leur mort avec une assurance qui n'était jamais en défaut; il protégeait les blancs. A la vérité, il forçait les marchands de lui céder la moitié de leurs effets; ensuite, il ordonnait à son peuple d'acheter le reste au double de sa valeur, pour que le trafiquant ne perdît pas. Il aimait à faire parade de son autorité. Un jour, pendant une grande chasse, étant accompagné d'un blanc, il défendit de boire de l'eau d'une rivière sur laquelle on arriva, quoique tout le monde souffrît de la soif. Le blanc seul fut exempt de la prohibition. Comme le chef ne put rendre raison de cet acte de rigueur, c'était, sans doute, un pur effet de son caprice.

A la fin, le Petit-Arc, un autre chef, guerrier renommé, s'éleva contre le pouvoir d'Ouachingohsaba; il avait gagné la confiance et l'affection du peuple, tandis que son rival ne régnait que par la terreur. Celui-ci essaya plusieurs fois de se défaire du Petit-Arc; qui, par sa vigilance, sut échapper aux embûches.

Ouachingohsaba était devenu extrêmement gros vers la fin de sa vie. Des hommes le portaient sur une robe de bison aux fêtes auxquelles il était invité journellement. Si le messenger le trouvait endormi, on n'osait pas l'éveiller en faisant du bruit ou en le secouant; on lui chatouillait doucement le nez avec une paille.

Onpagtonga (le gros élan), chef actuel , n'exerce pas une autorité si absolue sur les Omahâs. Il est d'une humeur tranquille. Il a substitué les remontrances et la persuasion aux moyens coercitifs employés par ses prédécesseurs. Ses conseils pacifiques et son influence ont rendu les Omahâs un peuple paisible. Ils ne font la guerre que pour repousser les partis qui ont ravagé leur territoire; quant à lui, il se glorifie de ce que ses mains n'ont jamais été souillées du sang des blancs.

Dans le courant du mois d'avril, on fit une excursion chez les Pânis-Loups. Ces Indiens accueillirent très-bien les Américains. Ils étaient les seuls, parmi les habitans de ces contrées, qui eussent la coutume barbare d'offrir des sacrifices humains à la grande étoile ou Vénus : on n'a pas pu connaître l'origine de cet usage qui paraissait très-ancien. Cette cérémonie avait lieu tous les ans avant l'ouverture des travaux champêtres, de sorte qu'on pouvait la croire instituée pour assurer leur succès. Ils supposaient que s'ils la négligeaient, ils en seraient punis par un manque total de récolte qui amènerait une disette complète. Afin de prévenir une calamité si redoutable, chacun avait la faculté d'offrir un prisonnier de guerre de l'un ou de l'autre sexe. On le nourrissait bien; on l'engraissait soigneusement; et au

jour marqué, on l'attachait à un poteau, puis, le guerrier dont il était le prisonnier, lui fendait la tête d'un coup de tomahâk; d'autres l'achevaient à coups de flèches.

Latelecha, chef actuel, homme doux et humain, révolté de ces sacrifices atroces, essaya, par ses représentations, d'y faire renoncer sa nation : ses efforts furent inutiles. Un jour, une prisonnière étant liée au poteau fatal, Petalecharou, fils du chef, s'avança au milieu de l'assemblée, et déclara d'un ton très-ferme que la volonté expresse de son père était d'abolir cette cérémonie sanguinaire; que quant à lui, il était venu pour délivrer la victime au péril de sa vie. En même temps il coupa ses liens, l'emmena à travers la foule, la fit monter à cheval, en enjamba un autre, la conduisit à une certaine distance où on ne pouvait pas la poursuivre tout de suite; et après lui avoir donné à manger, lui dit de gagner à la hâte son village qui était éloigné au moins de 400 milles. Le lendemain, elle eut le bonheur de rencontrer une troupe de gens de sa nation, et finit par arriver chez elle sans aucun accident.

Malgré le succès de cette entreprise hardie, le jeune guerrier fut obligé de déployer encore une fois sa fermeté pour abolir ce sacrifice. Le printemps suivant, un guerrier qui avait pris un jeune Espagnol, le dévoua à la grande étoile, et en con-